

Introduction

Francois Dosse

Éditeur invité

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 8, No 1 (2017), pp. 1-4

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2017.399

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Introduction

François Dosse

Éditeur invité

Les interrogations sur l'histoire ont accompagné tout le parcours de Paul Ricœur. Dès 1952, il intervient en prononçant une conférence sur "Objectivité et subjectivité historique" qu'il reprendra dans *Histoire et Vérité* en 1955. Puis, ce sera le grand triptyque *Temps et Récit* publié entre 1983 et 1985 et enfin son maître-livre *La mémoire, l'histoire, l'oubli* en 2000. Le temps est venu de considérer en quoi ces réflexions peuvent être fécondes pour l'historien de métier qui utilise le plus souvent un certain nombre de notions, de concepts sans en interroger la validité et les limites. Tant au plan phénoménologique, épistémologique qu'ontologique, l'œuvre de Ricœur nous semble être une ressource potentielle particulièrement riche pour accompagner le tournant réflexif et herméneutique de la discipline historique.

Si l'historien se dit maître de la vérité depuis Thucydide, interrogeons avec Ricœur cette intentionnalité du vrai, de la preuve, cette volonté d'accéder au passé tel qu'il s'est passé telle que l'a exprimé Ranke au XIX^e siècle, et que Ricœur thématise avec le concept de "représentance." Situait l'épistémologie historique entre science et fiction, Ricœur a montré l'apport des narrativistes. Réinterrogeons les limites, les frontières qui distinguent ces deux pôles selon lui et notamment sa position par rapport à Hayden White qui a été la cible de nombreuses critiques de la part des historiens de métier, mais le plus souvent sur la base de procès d'intention fondés sur des malentendus.

Kantien post-hégélien comme il aime à se présenter, Ricœur aura "renoncé à Hegel" au sens d'une mise en cause de la présupposition d'un *Telos*, permettant ainsi la réouverture de l'investigation historique sur une indétermination et une relecture défatalisante du passé. Ricœur donne ainsi tout son sens au *Kairos*, à l'événement dont on n'a pas fini d'approfondir les déplacements. Il aura ainsi invité les historiens à passer d'un causalisme mécanique strict d'explication des énigmes événementielles à une attention privilégiée à leurs traces et à leurs métamorphoses dans le temps jusqu'à nous.

Philosophe de l'homme capable, Ricœur a toujours été attentif à la place des acteurs dans l'histoire, ce qui l'a conduit à se faire critique de l'évolution de l'école des *Annales* dans les années 1970-1980 vers une histoire de plus en plus immobile, structurale. Il aura aussi initié le tournant pragmatique actuel de la discipline historique qui s'interroge aujourd'hui principalement sur ce qu'agir veut dire. La construction par Ricœur d'une herméneutique de la conscience historique autour des deux catégories qu'il emprunte à Koselleck, celles d'espace d'expérience et d'horizon d'attente, permet surtout de répondre à la crise d'historicité que nous traversons en revisitant les possibles non avérés du passé afin de reconstruire un nouveau projet, un nouvel horizon d'attente. Face au scepticisme grandissant, Ricœur donne là une leçon d'espérance en ces temps où l'avenir est de plus en plus opaque, avec un futur forclus du fait du destin funeste des utopies passées. L'espoir en une émancipation a fait place à l'idée d'une catastrophe à venir à juguler.

Ricœur permet de résister à une situation de trop-plein de mémoire qui a tendance à se contenter de recycler le passé en le ressassant sans qu'il vienne revitaliser l'action présente. Là encore, par ses distinctions entre histoire et mémoire, Ricœur nous est de la plus grande utilité et l'on pourrait s'interroger pour savoir en quoi le "travail d'histoire" peut contribuer à apaiser les mémoires blessées et dans quelle mesure ce liement/déliement peut permettre ou non à l'historien de se faire thaumaturge.

Dans un premier temps de cette nouvelle livraison du Numéro 8, volume I des *Études Ricœuriennes*, les contributions de Martinho Soares et de Christian Delacroix confrontent l'approche de Ricœur à deux événements majeurs: la guerre du Péloponnèse racontée par Thucydide et l'événement traumatique de la Shoah dans sa singularité d'horreur moderne. L'article de Martinho Soares montre que la triade qui définit l'opération historiographique selon Ricœur est tout à fait opératoire pour comprendre comment se construit le dispositif d'écriture de Thucydide. Martinho Soares enrichit son propos grâce aux travaux d'un helléniste doublement compétent sur le terrain de sa connaissance de l'antiquité grecque et des théories du langage, Claude Calame. À chaque étape, il met en perspective de manière heuristique la conception de Ricœur et la pratique de Thucydide. Ces deux penseurs appartenant bien évidemment à deux moments très différents, il est bien conscient d'un certain nombre de différences, mais aussi de similitudes, d'équivalences entre leurs pensées — comme cette idée de trace, fondamentale chez Ricœur qui trouve son équivalent dans la notion de *semeia* (indice) et de *tekmerion* (marque de reconnaissance) chez Thucydide. Martinho Soares met bien en évidence la prévalence accordée par Thucydide au "voir," à l'oralité, à l'*autopsia*, et en même temps, il montre bien comment Thucydide, au stade de l'écriture, privilégie la documentation administrative comme modèle de récit. Il passe aussi en revue l'importance du "voir comme" ou du "faire voir le passé" comme autant de procédures rhétoriques visant à la fois l'*enargeia* et l'*ekphasis* — impliquant toutes deux l'imagination dans l'acte d'écriture ayant pour objectif de produire un texte vivant. Martinho Soares montre par-là que, loin de s'opposer au souci de restituer le passé, l'usage des figures rhétoriques est essentiel comme instrument au service de l'historien. De son côté, Christian Delacroix analyse le travail de *désingularisation relative* de l'événement que Ricœur opère par couplage avec le récit dans *Temps et récit* au début des années 1980, puis la reprise de la question de la singularité et de l'unicité de l'événement dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (en 2000) dans le cadre théorique recomposé de la représentation historique mise à l'épreuve de "l'événement aux limites" qu'est la Shoah. Dans *Temps et récit* Ricœur entend dépasser, par l'entrecroisement entre histoire et fiction appliqué à des événements fondateurs d'identité collective comme la Shoah, l'aporie épistémologique de la dichotomie entre une histoire qui dissout l'événement dans l'explication et une attitude purement émotionnelle face aux événements à intensité éthique considérable. Cette narrativisation de l'événement se heurte cependant à la puissance traumatique de l'extra-textuel radical de l'événement-Shoah qui constitue ainsi un défi pour la représentation historique du passé. C'est cette question que Ricœur reprend dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, mais son examen a été largement reconfiguré par la dialectique de la mémoire et de l'histoire, contribuant à la représentation du passé. Pour Ricœur, si l'on doit reconnaître "l'impossible adéquation des formes disponibles de figuration à la demande de vérité" s'élevant de l'événement, cela ne signifie pas pour autant qu'Auschwitz soit "indicible." C'est ce lien entre le référentiel et l'inadmissible, dans le cas de la Shoah, que Ricœur entend encore éclaircir à partir des analyses des positions "disculpantes" d'Ernst Nolte sur la mise en relation causale entre

“Auschwitz” et le “Goulag.” Tout en distinguant l’incomparabilité absolue au plan moral de la Shoah et l’incomparabilité relative au plan historiographique, Ricœur maintient que l’enchevêtrement entre jugement historiographique et jugement moral est inévitable, ouvrant ainsi sur la grande question de la responsabilité sociale, politique et éthique de l’historien.

Le second axe de réflexion de ce numéro s’attache aux apports de Ricœur en matière de représentation historique lorsque cette dernière est confrontée à des ruines avec la contribution de Laure Barillas ou à des paysages avec la contribution de Josef Ridky. Dans les deux cas la mémoire et la perception sont sollicitées en même temps que l’imagination. La contribution de Laure Barillas constitue un enrichissement de la phénoménologie du souvenir chez Ricœur. Elle voit dans la contemplation des ruines une situation paradoxale qui renverse le rapport entre mémoire et imagination, entre l’espace et le temps, entre mémoire individuelle et collective. L’objectif de l’article consiste ici à remettre en question la séparation établie par Aristote et Ricœur entre mémoire et imagination. Si les ruines rendent présent l’absence comme le dit l’auteure, cela renvoie à la manière dont Ricœur définit la mémoire comme la capacité à rendre présent l’absent. La thèse de cet article est que le mode d’existence des ruines — mêlant présence matérielle et existence matérielle — ainsi que leur temporalité unique — qui paraît réagencer les rapports de la mémoire et de l’imagination — implique un “voir” des ruines qui équivaut en fait à un “imaginer se souvenir.” Laure Barillas entend procéder à une relecture critique de la phénoménologie du souvenir développée dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli*. Il s’agit de se demander si l’expérience des ruines ne bouleverse pas les rôles de l’imagination et de la mémoire tels qu’ils sont définis dans “l’Esquisse phénoménologique de la mémoire” présentée par Ricœur dans la deuxième section de la première partie de l’ouvrage? Selon la thèse défendue par Laure Barillas, le paradoxe des ruines, c’est en effet d’inverser l’ordre du souvenir et du rappel et de remettre en question la notion de distance temporelle — qui assure, selon Ricœur, la distinction d’essence entre la mémoire et l’imagination.

De son côté, Josef Ridky met à l’épreuve un certain nombre de notions propres de Ricœur explicitées dans *Temps et récit* en les confrontant au livre de Simon Schama, *Landscape and Memory (Paysage et mémoire)*. Il rappelle d’abord la polémique qui s’est éteinte et qui a opposé les tenants du *Linguistic Turn* et les tenants de la positivité historique, puis il rappelle la démonstration de Ricœur selon laquelle l’enquête est indissociable de son récit, en quoi le discours historique appartient pleinement au récit comme expérience du temps. Il insiste aussi sur le caractère duel du tiers-temps, à la fois naturel et humain, calendaire et vécu, dualité que l’on retrouve dans le discours historiographique. Ricœur en retient, constate Josef Ridky, l’idée que la spécificité du discours historique tient dans la mise en œuvre d’intrigues qui sont le fruit de quasi-personnages et de quasi-événements grâce auxquels le récit est à la fois un “expliquer” et un “raconteur.” L’auteur note avec pertinence que Ricœur, dont on a lu *Temps et Récit* comme l’expression d’une adhésion aux thèses narrativistes, aura en fait déplacé la polémique des années 1960-1970 du côté de l’expérience temporelle. Puis il exemplifie ces apports de Ricœur en les confrontant à l’ouvrage de Simon Shama, lequel entend montrer la persistance, par-delà la durée, des mythes, des symboles et des représentations collectives. Schama adopte dans ses descriptions de la forêt polonaise une écriture postmoderne qui mêle des éléments matériels et idéels les plus hétérogènes pour mieux faire apparaître la contemporanéité du passé. De ces couches successives du passé dans le présent, il ressort une remise en question de la linéarité, une pluralité des regards et une prévalence du présent dans un feuilletage des temporalités dont les divers âges

des arbres sont les témoins. Josef Ridky montre que l'héritage de Ricœur continue d'être fécond, fut-ce dans ses limites — il nous incite alors à inventer un complément théorique.

En dernier lieu, j'ai prolongé ces réflexions dans ma contribution: "L'histoire entre la guerre des mémoires et la Justice," en les situant sur l'axe pragmatique de la préoccupation citoyenne exprimée par Ricœur dès les premières lignes de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, lorsqu'il se dit troublé par le trop de mémoire ici et le trop d'oubli ailleurs. On assiste en effet à une judiciarisation généralisée de la société contemporaine qui affecte aussi la discipline historique. Elle se traduit par une inquiétante inflation mémorielle depuis la loi Gaysot de 1990 et par une prétention de la Justice à réparer les mémoires. Des tribunaux internationaux se sont mis en place sur le modèle de Nuremberg et de Tokyo au lendemain de la seconde guerre mondiale. Cette judiciarisation a sa légitimité et en même temps elle peut porter à des confusions entre histoire, mémoire et justice. Les fonctions du juge et de l'historien ont certes des points communs, comme l'a montré Marc Bloch dans *Apologie pour l'histoire* ou Carlo Ginzburg dans *Le juge et l'historien*, mais jusqu'à un certain point. Le juge d'instruction peut s'apparenter à l'historien, mais pas celui du siège qui doit rendre un jugement. Cette emprise progressive de la justice sur le passé a pour effet pervers une tentative de sanctuarisation des questions historiques. Ricœur nous aide à repenser les relations entre justice, histoire et mémoire en distinguant et en articulant ces diverses dimensions par un travail de clarification des concepts. Il permet de mieux articuler la fonction judiciaire, le travail de mémoire et l'opération historiographique en respectant la validité de chacune de ces dimensions. Ricœur permet de passer de la concurrence sauvage entre les mémoires et les savoirs/pouvoirs à, une alliance et mise en commun de leur horizon de pacification des mémoires blessées. L'historien n'ayant rien d'un thaumaturge, et l'histoire n'ayant rien d'une morale, l'idée d'une réparation de l'histoire par la justice est un leurre. Il n'y a pas plus d'historiens thaumaturges que de rois thaumaturges. Il n'y a pas de magie de guérisseur de la connaissance ni de la reconnaissance. Néanmoins, la justice comme l'histoire peuvent de concert mieux connaître les tenants et aboutissants de ces mémoires blessées dans une démarche toujours ouverte car si la vérité anime l'horizon du travail d'histoire, elle se cherche toujours et l'on se doit de laisser pleine liberté à l'historien pour la trouver.